

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Dimanche 23 août 2026 • N°2



**Johanny Bert, Clémence Coullon, Cédric Gourmelon,
Jana Milinojević, Stanislas Nordey, Jorge Palinhos,
Nikolina Rafaj, Sandrine Roche.**

L'Apparition
de Sandrine Roche

Lecture dirigée par Stanislas Nordey
Avec Clémence Coullon, Emmanuelle Destremau,
Sidney Ali Mehelleb et Makita Samba.
Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA (automne 2025).

IL ÉTAIT UNE FOIS, LA VIOLENCE

Le colon fait l'histoire et sait qu'il la fait. [...] L'histoire qu'il écrit n'est donc pas l'histoire du pays qu'il dépouille mais l'histoire de sa nation en ce qu'elle écume, viole et affame.

FRANTZ FANON, *Les Damnés de la terre*

Qui raconte l'Histoire ? Les mêmes, toujours, on le sait. Ceux qui, d'une main, ont tenu l'arme, en écriront le livre de l'autre. Le sang qui baptise la terre a séché. Les massacres s'écrivent en belles lettres d'or, et les cadavres disparaissent sous le récit : on oublie ; les massacres ont fait d'un peuple une nation, et il leur a bien fallu un récit pour convertir la violence en droit sacré. Ce qui reste ? La légende, écrite sous l'image et qu'on apprend par cœur à l'école. Les bourreaux se font pionniers, et les victimes, par un dernier tour de force sont désignées coupables. Une origine ne s'écrit jamais seulement avec ce qui s'est passé, plutôt avec ce qu'on choisit d'en raconter — et d'oublier.

Soit *L'Apparition*. Celle d'une caravane en désordre sur les routes d'une terre rouge : décor de western halluciné où affleure, jamais nommée, la conquête de l'Ouest américain, sa *Destinée Manifeste* : la certitude qu'une terre, même habitée, appartient par avance à qui la prendra. Un homme, La Grosse Bill, arrête la foule : ce sera ici la ville. Il s'invente *Founding Father*, tient le commerce, dicte les lois, gouverne les corps. Pour la fonder, il aura fallu « couper des arbres, tuer des animaux, abattre des buissons, taillader des corps » ; oui, surtout effacer ceux qui vivaient là — « indigènes » qu'on ne nommera plus que par leur absence, fantômes que les travaux de terrassement exhument encore, bien plus tard, et qu'on se hâte de recouvrir à nouveau.

Emportée dans une langue lancée sur l'Histoire par coulées intenses et vives, la pièce rejoint l'épopée qu'elle raconte – devient elle-même la geste dont elle hérite : exploite qu'elle chante et corps qui la porte. En guise d'exploit, l'aventure dérisoire des lâchetés et de ses brutalités érigée en fait d'armes. Pour la dire, une adresse, d'une drôlerie terrible, qui fait mine de la rapporter et qui pourtant tâche pas à pas d'en révéler les bassesses. Oui, adresse sans relâche à qui voudra bien l'entendre et saura s'en défaire ;

qui s'emporte, déborde, reprend ce qu'elle vient de dire pour corriger, nuancer, redire autrement ; langue qui ne se contente jamais de décrire, mais se matérialise en sons — souffle, scansion, onomatopée — comme si raconter, ici, était déjà un acte du corps autant que de la mémoire, et charge à ce corps justement de s'arracher à l'emprise. C'est que dans cette coulée surgissent les images et se recompose lentement l'histoire mythique d'une conquête en allégorie atroce de toutes les fondations.

Au centre de la fable, une adolescente qu'on a affublée d'un nom insultant danse chaque jour, et seule, sous le regard torve des hommes assis. Son corps est, comme la terre, cette ressource qu'on évalue et convoite, qu'on finira par prendre, en dépit de tous les *non* qu'elle opposera. La conquête d'un territoire et celle d'un corps procèdent d'un même geste que le texte, féroce, assemble : la violence est fondatrice de l'État et du mâle, de leur jouissance de dominer pour posséder.

Face à ce geste, le texte en oppose un autre : cette langue qui s'emporte trouve sa forme dans le conte, qui ne s'y soumet pas — il en fait une épopée d'enfance où la parole ne cesse d'interroger la tradition qu'elle rapporte, de coudre dans le grand manteau de l'Histoire les histoires qui savent la malmenier.

Qui raconte l'Histoire ? Celle de violence et de prédation, de viol et de terreur, de mise au pas de tout ce qui aspirait à s'en affranchir et qui nous a fondés. Sous elle s'écrit une autre histoire : une contre-histoire. Celle des gestes qui tâchent d'inventer une danse au lieu d'une soumission ; qui préservent la tendresse contre l'abêtissement ; qui choisissent la beauté capable d'étonner la catastrophe. Le geste de MaranE, qui s'interpose sans jamais se nommer soi-même, en est un. Ce texte, qui n'en finit pas de reprendre ce qu'il raconte, d'en douter et de le recommencer, en est un autre : écrire devient ici une manière de faire face, au même titre que le geste qu'il rapporte. « On vit, on aime, on meurt, dans des espaces bariolés, avec des zones claires et sombres, avec des trous, des bosses, avec du visible, et de l'invisible, avec de la vie, et beaucoup de morts. » Et quelle voix, sinon celle-ci, peut encore donner corps à l'invisible, et vie à nos morts qui réclament encore l'Histoire qu'on leur a prise ?

Arnaud Maïsetti

Entretien avec Sandrine Roche, autrice
Réalisé par Arnaud Maïsetti



« Comme un compost langagier »



Paysage — C'est d'abord la question du paysage qui m'a animée : le regard qu'on pose sur lui en tant qu'entité à part entière, la part d'invisible qu'il recèle, les histoires cachées qui le composent. Cette interrogation s'incarne dans la recherche d'une forme littéraire plus que dans un propos.

Crise — Je pense que dans le fond ce texte agit à peu près les mêmes obsessions que mes pièces précédentes : la question de l'individu et du groupe, la liberté, le pouvoir, l'humiliation. Mais ce texte a ceci de particulier qu'il opère un virage profond : il fait suite à une longue crise de sens qui m'a obligée à ré-interroger mon métier, et j'ai pris un an pour retrouver le sens de l'écriture hors de toute contrainte. J'ai recommencé à brasser les mots d'une façon absolument nouvelle — un chantier littéraire qui me dépasse joyeusement.

Amérique — C'est une fable qui prend appui sur un imaginaire collectif simple, évident, mondialement partagé — depuis la conquête de l'ouest jusqu'au MAGA trumpien — pour mieux le tordre et le remettre en question : un monde qu'on connaît, distant et pourtant très proche, objet de haines et de fantasmes. Contrer un récit unilatéral en fabriquant un monde bricolé, rapiécé ; rendre visible les failles du grand mythe national en jouant avec une iconographie de pièces rapportées.

Archive — J'ai une sorte de fascination pour l'enquête et la recherche : je me passionne pour quelques signes trouvés au hasard d'un chemin, prétexte à re-questionner tout ce que j'ai pu voir, entendre ou lire. L'archive, vraie ou fausse, permet de créer différents niveaux de narration qui obligent à questionner tout ce qui est raconté ; elle provoque une mise en abîme du discours : construire un récit tout en s'appliquant à en déconstruire l'aspect unifiant ; détricoter le mythe tout en l'érigeant.



Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur le site de la Mousson d'Été

Compost — Ce texte est conçu comme un compost langagier, avec tout ce que la langue propose de tâtonnements, indécidables, débris, brutalités, ruptures, étonnements. C'est une multiplication de mots, d'images, de sons, qui ne trouvent pas de ligne droite pour avancer. Il inonde la page et devient une pâte dans laquelle les corps se figent, s'empâtent. Dire les mots permet de tenir debout. Or les mots qui sont projetés par les protagonistes racontent de moins en moins, et la place du corps devient périlleuse. Plus la parole abonde, plus les corps s'enlisent. Ils sont engloutis.

Conte — Raconter le mythe non pas pour solidifier une communauté autour de lui, mais pour s'en moquer, est aussi une forme de transmission. Créer un conte qui raconte le faux, le doute ; un conte qui rit de ce qu'on cherche à lui faire dire, et qui s'enlise, c'est une forme qui propose la transmission d'un endroit de résistance.

Pouvoir — Le monde dans lequel je vis est rempli de ces personnages qui passent l'entièreté de leur existence à accumuler du pouvoir et imposer leurs fictions... ce même mythe du grand conquérant se reproduit, à toutes les échelles, et il fait des ravages. Tout ce qui relève de la pensée et de l'organisation collective fait partie de la marge, de la résistance, du bord de route.

MaranE — MaranE est symbole d'une altérité sociale et physique : une personne qui bouge et parle autrement, et dont l'altérité met en doute ce que sont les autres. Celui ou celle qui met en doute les habitus devient le sujet de défiance et d'attaque — mais aussi, paradoxalement, ce qui permet au groupe de se solidariser contre lui/elle, et de rester uni.

Leçons — Je ne suis pas encore capable de savoir ce que ce texte m'a appris — il met en jeu trop de changements pour que je puisse pleinement les réaliser. Je pourrai en parler plus tard, quand je les aurai — peut-être — digérés...

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

14H30 : LECTURE
LIEU : AMPHITHÉÂTRE



UN NOM SOUS LE NOMBRE

Nous avons peur
Nous apprenons à compter
de **Jana Milivojević** (Croatie)
*Traduit du serbe par Karine Samardžija avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez
Lecture dirigée par Cédric Gourmelon
Avec Miléna Arvois, Thierry Bosc, Christophe Brault, Évelyne Didi,
Louis Péncreac'h, Kelly Rivière.
Musique : Philippe Thibault.
La traduction de ce texte est une commande de la Mousson d'été.
En partenariat avec le projet européen Fabulamundi Playwriting Europe.*

« **Nous nous voulons vivantes** »
Slogan du mouvement féministe argentin
« *Ni Una Menos* »

Un chiffre seul ne raconte rien. *Un, deux, trois, nous irons au bois* : et pour affronter quel loup ? Les comptines apprennent aux enfants à compter en donnant aux nombres des histoires. Apprennent la peur aussi que l'histoire raconte. Mais que reste-t-il lorsque les histoires disparaissent, et que ne demeurent que les nombres ? La peur, et nue. Les chiffres de notre monde nous apprennent ainsi cette réalité atroce avec laquelle il nous faut désormais compter. Quatre-vingt-cinq femmes tuées depuis le premier janvier, cent soixante et onze l'an dernier, cent quarante et un l'année précédente. Dans le monde, quatre-vingt-trois mille par an. Une femme toutes les dix minutes. Les chiffres prennent la mesure du massacre, échouent pourtant à dire chacune des vies qu'ils additionnent. Comment compter les mortes sans les réduire au compte ? Comment rendre au nombre le nom qu'il efface ?

« Toi, moi, nous, même pas peur / Un, deux, trois, tous en chœur » – ainsi s'ouvre la pièce sur le rythme entêtant d'une comptine : même pas peur ? Toute la pièce racontera pourtant comment on apprend la peur aux filles. Non qu'on la leur enseigne comme une leçon : elle se transmet plutôt dans les gestes mêmes qui prétendent les protéger. *Ne rentre pas seule. Et pas trop tard. Fais-toi raccompagner. Regarde devant toi. Rebrousse chemin. Et prends ce spray au poivre.* La peur devient ainsi moins un sentiment qu'un apprentissage : celui des limites assignées à leur liberté.

Apprendre à compter, dans cette pièce, c'est comprendre qu'on est surtout compté, identifié, classé : rien qu'un chiffre dans la grande machine à produire des statistiques qu'est notre vie administrative. À peine née, Manja reçoit son premier numéro ; d'autres suivront, scandant chacune des étapes de son existence : passeport, matricule scolaire, carte d'identité, téléphone, identifiant étudiant, compte bancaire – jusqu'au numéro de sa concession funéraire. Une vie entière saisie par les chiffres, avant que le dernier ne menace de l'abolir comme personne.

Toute la pièce consiste peut-être à accomplir le mouvement inverse : partir du chiffre pour rendre un nom à celle qu'il efface. Huit tableaux lèveront ici la vie de la Petite, Manja – née un huit du mois, chiffre qu'on retrouve jusque dans son rang en classe. Huit tableaux, huit dimanches, de son enfance à sa vie d'adulte, raconteront une existence de femme dans une Serbie qui semble d'ici et d'ailleurs : porter le cheveu long et ne pas jouer au foot, faire attention à son langage et prendre soin de se tenir, trouver vite un mari et faire des enfants. Mais si on aime le football et se couper les cheveux en cachette ? Et si on veut rester en ville avec ses amis plus tard que le soir ? Huit tableaux assemblant, une scène après l'autre, Manja et ses proches : chaque scène ajoutant une figure à la précédente, agrandissant le cercle à mesure qu'elle grandit – jusqu'à ce qu'à la fin, au milieu du cercle demeuré intact, ce soit elle qui manque.

Un récit initiatique en somme – mais une initiation à quoi ? À toutes ces règles minuscules par lesquelles une fille apprend quelle place le monde lui réserve. Le plus cruel est qu'elles lui sont transmises par ceux qui l'aiment : la Mère, le Père et le Frère, veulent sans doute la protéger. Ce n'est pourtant pas seulement la peur qu'ils lui apprennent ainsi, mais la responsabilité de sa propre sécurité – comme si le danger, en devenant son fardeau à elle plutôt que celui de ceux qui le créent, cessait par là même d'être une affaire collective.

Huit scènes traversées pourtant avec une drôlerie manifeste : la loi de la gravité qui tend le texte vers sa fin n'entrave jamais la légèreté qui conduit les dialogues, leur espièglerie même – jusque dans la bouche d'un chien en peluche brechtien. C'est par cette légèreté par quoi la fable se trame qui permet qu'on entende avec d'autant plus de violence ce récit funèbre.

Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf : piège qui se ferme sur l'illusion du bonheur conjugal ; *dix, onze, douze, elles seront toutes rouges* – et sous les longs cheveux, le visage ensanglanté de Manja pourrait ressembler à celui de toutes ses sœurs tombées sous les coups des hommes. Mais c'est aussi contre cette indistinction que s'écrit la pièce : elle sera la huitième femme assassinée cette année-là ; une autre l'était l'année précédente, une autre le sera sans doute l'année suivante. Mais elle n'est pas la huitième. Elle est la Petite. Elle est Manja.

Arnaud Maisetti

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20H45 : LECTURE
LIEU : CELLIER



ESSENCE DE L'ADOLESCENCE



L'efficacité de *Golgotha* tient à la condensation de ses effets : pièce courte, monologue et absence de dialogue, titre qui invite à de multiples interprétations. Une adolescente (mais la voix peut tout aussi bien être masculine, précise la didascalie en ouverture) apostrophe Google / Siri qui lui tient manifestement lieu de compagnon, régisseur, confident. Dans cette pièce, il est question de notre humanité inhumaine et de notre solitude quotidienne pourtant habitée par une technologie qui y a pris une place incontrôlable. Elle invite aussi à jouer et faire jouer la question de la peur qui affleure très vite et des mises en scène de celle-ci. Les adolescent-es sont friand-es des histoires qui se démultiplient désormais dans les *threads* horreur plus ou moins fictifs, dans lesquels tout est mis en scène pour créer frisson, trouble et inconfort. Ici, l'adolescent-e se livre en spectacle à des abonné-es connecté-es et faire peur fait partie du jeu. Le monologue laisse entrevoir des lambeaux d'enfance dans ce discours qui mime l'assurance, qui livre des confidences sur les parents, le quotidien de cette famille.

Les spectateur-ices sont ainsi invité-es à assister à cette terrible angoisse de la solitude 2.0 et à la détresse que l'on ressent si souvent chez les adolescent-es contemporain-es animé-es par le virtuel. Il suffit d'avoir organisé une sortie en bus scolaire pour mesurer que le téléphone est effectivement devenu un outil de partage... de silence et que le mot « écran » porte bien son sens premier de « faire écran », d'empêcher tout échange en dehors des jeux connectés.

Golgotha
de **Jorge Palinhos** (Portugal)
*Traduit du portugais par Marie-Amélie Robilliard, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.
Dirigée par Clémence Coullon.
Avec Émilie Lehuraux.*

Cela étant posé, *Golgotha* interroge en creux nos insuffisances adultes et cette place nouvelle de la technologie qui déconcerte et dénoue les liens familiaux, amicaux, sociaux. L'adolescence y est auscultée à la manière de la mini série britannique *Adolescence* qui a connu un grand succès, série dans laquelle un père s'interroge sur la possibilité que son fils ne soit pas celui qu'il croit, capable d'une effroyable violence.

La pièce scrute le rôle du téléphone comme outil à fabriquer un *extime* plus ou moins réussi. Cette notion conceptualisée par Serge Tisseron est fondamentale pour mieux saisir les enjeux actuels de l'adolescent-e qui endosse un rôle qui n'est pas tout à fait lui, mais qui lui permet de livrer cependant une partie de son intimité afin de créer une fiction sur internet. À l'heure où la détresse psychique des adolescent-es n'a jamais été aussi forte, il s'agit de souligner cette facette nouvelle et si prégnante de leur / notre vie sociale. Et nous le constatons, la question soulevée n'échappe pas à la sphère politique. Liberté de s'informer ou dangereuse addiction ? Au Liban, une révolte était née en 2019 du refus de faire payer l'accès à des applications telles que Whatsapp. En juillet dernier, les parlementaires français ont adopté une nouvelle loi pour limiter drastiquement, voire interdire l'usage des téléphones dans les lycées. Mais le Conseil Constitutionnel s'y est opposé depuis peu... Le débat sur les usages et mésusages des écrans ne fait que commencer.

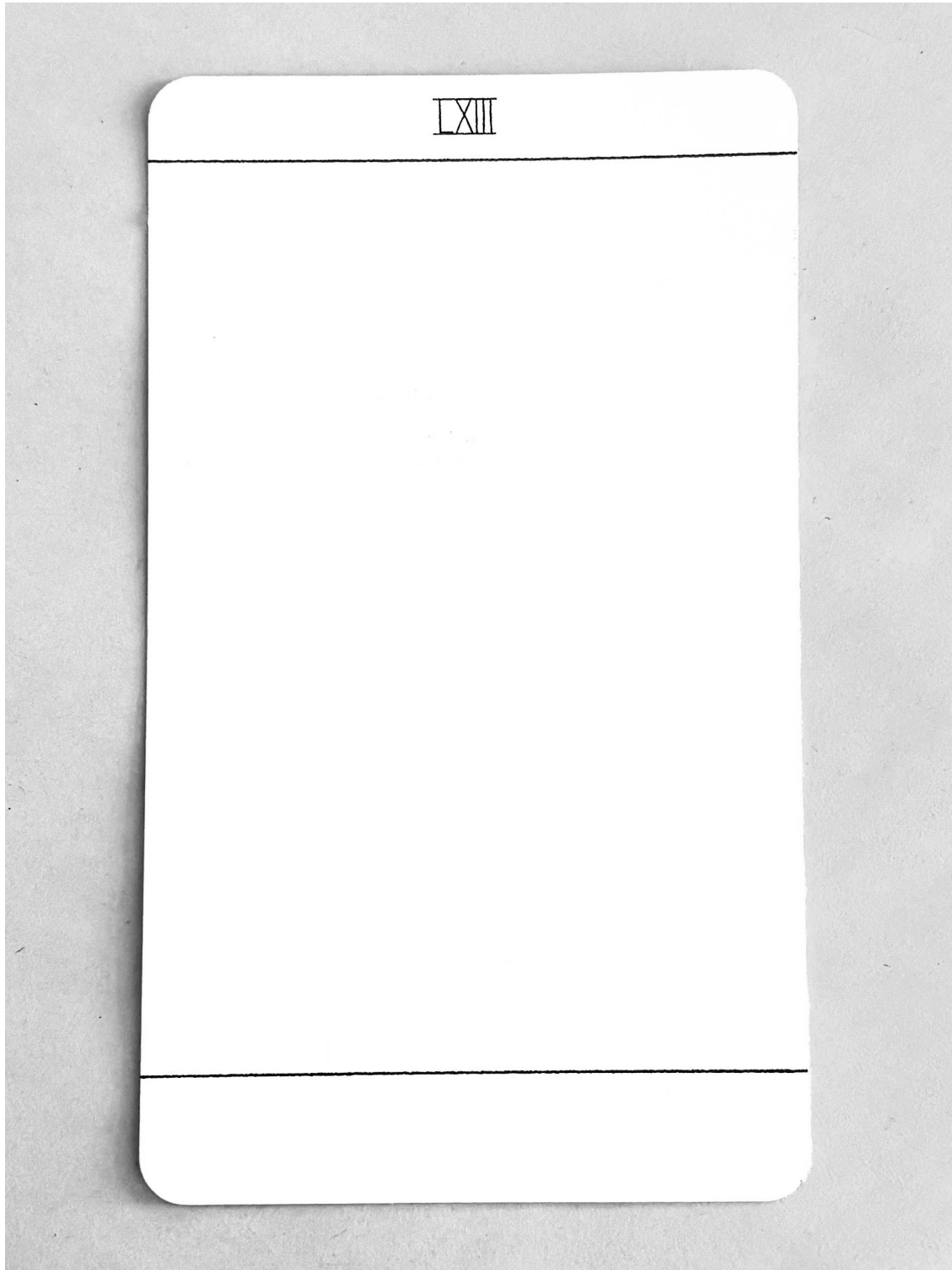
Leatitia Guichenu

Écrit l'invisible
Écrit l'éphémère
Écrit tout ce qu'on entendra jamais
Écrit ce qu'on ne découvrira pas
Écrit l'eau, les étoiles,
la terre, le soleil
Écrit les ombres fantomatiques.
Les corps qui se meuvent avec
peine. Qui tombent. Se relèvent.
Glissent. S'attrapent. Se poussent.
S'accrochent. Tombent encore.
Écrit une histoire.

L'APPARITION
Sandrine Roche

MOUSSON D'ÉTÉ 2026

carte blanche
Vous



Depuis trois ans, *Temporairement Contemporain* propose une CARTE BLANCHE à des auteurs·rices, acteurs·trices, traducteurs·rices, metteurs·euses en scène, festivaliers·eres. Ce jour, la CARTE BLANCHE est à la carte blanche, issue du Tarot de *L'Oracle de Tulipe* est à vous. Le blanc n'est pas le vide : c'est ce qui, avant tout mot, tient déjà la place de tous les mots possibles — la seule générosité qui ne se donne qu'en se retirant.



échos & résonance

#1. Des Balkans

Le mot *balkan* désignait à l'origine une seule et même chaîne de montagnes boisées qui couraient depuis le Stara Planina sur tout l'horizon d'un monde. À cette unité fondatrice répond l'écho déformé des « balkanisations » de tous ordres – fragmentation et rivalités, éclatements de ce qui paraît déjà éclaté. Non, les Balkans ne sont pas un bloc homogène, ils demeurent le territoire de mémoires en partage, qui pourtant ne coïncident pas. Là demeure le sens des rencontres autour d'écritures qui elles-mêmes travaillent dans le champ de forces de théâtres aux lignes de partage. Autour de Jean-Pierre Ryngaert, deux jeunes autrices diront le théâtre qu'elles portent et le monde qui les peuple : Jana Milivojević et Nikolina Rafaj, Serbe et Croate, dont nous entendons les pièces cette année. Deux écritures, deux pays qu'un siècle a unis et opposés, dialoguent ici sous notre ciel en partage. AM

#2.
Au Cabaret des
identités amoureuses
**iel s'appelle Hen. Ni madame,
ni monsieur, Hen est tout à la
fois, et plus encore. Hen change
de peau comme de chemise et de
robe, mais toujours en talons – et en
chansons. Deux acteurs se cachent
sous sa splendeur pour – dit-on – en
tirer les ficelles, mais c'est Hen qui se
joue d'eux, évidemment, puisque c'est
Hen qu'on regarde, et c'est peut-être
son drame: l'aimer pour ce qu'iel
ne sera jamais tout à fait, et
qu'iel devient sans cesse.
22h30, sous le chapiteau:
Hen Cabaret Love.**
AM

#3. « Où va-t-on quand on part... » de la Mousson ?

*Alors que deux mariés insouciants
défilaient en Mehari rouge, que
des motards faisaient gronder leur
cylindrées, qu'une scène attendait
artistes et public sur la grande place
Duroc, trois chiens menaient grand
conciliabule. La vraie vie aussi est
une pièce mosaïque. Il nous a fallu,
en quittant l'Abbaye, braver la fin du
monde. Puis, en navette collective, nous
avons assisté aux déchirements intimes
d'un couple pour qui « peu importe »,
alors que tout devrait être important.
Incitation à une fin du monde plus
intime ? Heureusement, notre escapade
n'a pas duré et le refuge de l'Abbaye
était intact, avec la voix chaleureuse
du Ruppert Pupkin pour nous
accueillir et les ti-punchs de
Maria pour reprendre vie.
L'essentiel n'est pas de
savoir où nous sommes
parti·es, mais de nous
satisfaire d'être
bien revenu·es ! LG*

Retrouvez la Mousson
en ligne !



instagram



site web



facebook

La Balaguère

billet

«Le monde s'effondre, mais il ne s'effondre pas!» C'est dans ce paradoxe énoncé hier par Stanislas Nordey lors de la Conversation autour des éditions théâtrales, que nous luttons, défendons notre espace pour en abolir les frontières. Selon la sagesse tibétaine, nous ne faisons qu'un avec le cosmos. L'heure est à l'union. L'union des forces des si diverses éditions théâtrales est un remarquable modèle pour les temps à venir: s'unir pour lutter, telle cette image des petits poissons qui en s'alliant pourraient manger le gros. Parce qu'il va bien falloir faire un sort aux grands prédateurs. Prendre appui sur les livres, ces objets si précieux que nous défendons ardemment. «Le théâtre se lit aussi» est un projet à défendre. Achetez donc au Bar des écritures de quoi peupler vos soirées quand la Mousson d'été sera loin, et que l'hiver sera rude. La résistance commence là, en soutenant les «petits» éditeurs qui éditent de grands auteurs et les trop rares libraires qui les promeuvent. **LG**

14H30 - LECTURE - NOUS AVONS PEUR NOUS APPRENNONS À COMPTER

LIEU: AMPHITHÉÂTRE
de Jana Milivojević (Serbie)

Traduit du serbe par Karine Samardžija, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

Dirigée par Cédric Gourmelon.

Avec Miléna Arvois, Thierry Bosc, Christophe Brault, Évelyne Didi, Louis Péncreac'h, Kelly Rivière.

Musique: Philippe Thibault.

La traduction de ce texte est une commande de la Mousson d'été.

En partenariat avec le projet européen Fabulamundi Playwriting Europe.

16H30 - CONVERSATION «REGARDS DE JEUNES AUTRICES DES BALKANS SUR LE THÉÂTRE EUROPÉEN»

LIEU: BORDS DE MOSELLE

avec Jana Milivojević et Nikolina Rafaj.

animée par Jean-Pierre Ryngaert

18H - LECTURE - L'APPARITION

LIEU: MARRONNIERS

de Sandrine Roche (France)

Dirigée par Stanislas Nordey.

Avec Clémence Coullon, Emmanuelle Destremau, Sidney Ali Mehelleb et Makita Samba.

Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA (automne 2025).

20H45 - LECTURE - GOLGOTHA

LIEU: CELLIER

de Jorge Palinhos (Portugal)

Traduit du portugais par Marie-Amélie Robilliard, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

Dirigée par Clémence Coullon.

Avec Émilie Lehuraux.

22H45 - CABARET MARIONNETIQUE LIBRE, EXTRAVAGANT ET DÉGENRÉ - HEN, CABARET LOVE

LIEU: CHAPITEAU

de Johanny Bert / Cie Théâtre de Romette

... Suivi par le DJ set de Ben Unzip

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération «Fabulamundi. Playwriting Europe» et «PLAYGROUND» cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Ville de Pont-à-Mousson

BLÉNOD

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

CLAY
C&C

ACADEMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

FRANCE
CULTURE

ISTITUTO
ITALIANO
di CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

«mav»

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY-LORRAINE

STUDIO
ESCA

CO
H
O
I
E

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY-LORRAINE

JEAN L'HÔTE

Télérama

culture